

## La science du ménage

(Suite et fin.)

*Deux habitudes.*— Sous ce titre, une mère de famille écrit dans son Mémoire les règles touchantes que nous voulons ajouter à ce que nous avons déjà publié sur la science du ménage.

Lisez-les, jeunes filles, et ne les oubliez pas aux heures pénibles que Dieu vous réserve, et qui viendront pour vous comme elles sont venues pour vos mères.

Qu'il vous sera bon alors d'avoir vous aussi contracté ces deux habitudes !

" Nous étions bien pauvres, bien pauvres ; il ne fallait rien moins que notre travail assidu et notre extrême économie pour suffire à nous procurer le strict nécessaire.

" Et cependant mon père ne s'en attristait jamais.

" — *Nous sommes bien à sec*, disait-il quelquefois. Comme je vais dormir cette nuit ! Il n'y a point de si doux oreiller que la confiance en Dieu. Il me semble que c'est quand nous n'avons rien que je repose le mieux.

" Rarement la Providence trompait ce filial abandon ; nous ne savions pas comment, mais toujours les ressources arrivaient à point.

" Je ne donne pas de détails, j'aime mieux renvoyer ceux qui me liront à leur propre expérience ; qu'ils aient le courage de faire ainsi, et ils verront comme la Providence vient en aide à ceux qui se confient à elle.

" Et sait-on à qui mon père attribuait ses attentions divines toujours nouvelles, toujours inépuisables ? A deux habitudes qu'il appelait ses habitudes de famille et auxquelles il tenait singulièrement.

" La première, c'était celle de *faire la prière en commun*.

" — J'en crois la vérité éternelle, disait-il : là où plusieurs prient au nom de Jésus-Christ, Jésus-Christ se trouve au milieu d'eux, et, certes, il n'y vient pas les mains vides. Un si grand Seigneur a toujours quelque chose sur lui.

" Ainsi, chaque matin et chaque soir (sans, pour le matin, le temps des grands travaux), nous devions tous nous réunir, et chacun faisait à haute voix la prière à son tour.

" Elles étaient presque toujours allongées d'un *Pater* pour les besoins présents, et ce *Pater*, mon père ne se déchargeait sur personne du soin de le dire.

" — C'est moi le ciel, répliquait-il, c'est moi le père ; à moi donc la commission de représenter au grand Père de famille les besoins de la couvée.

" Son ton était toujours grave, souvent ému, quand il récitait cette belle prière ; nous remarquions surtout de quel air pénétré il prononçait ces mots : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*.

" Très-certainement, selon moi, c'est à cette invocation touchante de notre bon père que nous devions la merveilleuse attention avec laquelle la Providence pourvoyait à nos besoins.

" La seconde habitude que mon père avait établie chez nous était que jamais un jour ne se passât sans qu'un membre au moins de la famille n'assistât à la messe et ne fit une visite au *Saint Sacrement*.

" — C'est le moins, disait-il avec sa douce gravité, que, sur tant que nous voilà, on aille donner au bon Dieu des nouvelles des autres. C'est comme un député que nous lui envoyons pour lui faire savoir que sommes là et que nous avons des besoins ; c'est un oi-eau qui va siffler pour la couvée.

" Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'il faisait lui-même la commission la plus soignée possible.

" Je n'oublierai jamais le trait que je vais rapporter :

" C'était un soir du mois d'août ; le temps avait été extraordinairement chaud, et un orage se forma vers le déclin du jour. Nos pauvres moissons avaient été contrariées, en sorte qu'on mettait une hâte prodigieuse à ramasser les gerbes avant que la tempête éclatât.

" Grâce à Dieu, on en vint à bout ; mais à peine la dernière voiture était-elle à couvert que le tonnerre, les éclairs et une pluie torrentielle mirent toute la nature en tumulte. On eut l'orage le plus terrible que j'aie vu de ma vie.

" Mon père se souvint alors qu'on n'avait pas payé le tribut habituel, la visite au *Saint Sacrement*. Il se leva subitement, et

malgré toutes les observations qu'on lui fit, malgré le tonnerre, le vent et la pluie, malgré même la distance assez grande qui nous séparait de l'église, il voulut aller faire sa visite, et elle fut plus longue qu'à l'ordinaire.

" — Maintenant, dit-il en rentrant mouillé jusqu'aux os, je pourrai dormir tranquille ; je ne repose jamais bien, tant que j'ai une dette à payer et que j'ai de la monnaie dans ma bourse.

*Deux ménages.*— Cet autre récit à un auteur allemand met en action la plupart des détails de la science du ménage. L'auteur raconte lui-même ses aventures.

" Je jouissais d'une certaine aisance à l'époque où, libre de mes actions, j'entrai en ménage.

" Ma petite fortune s'augmenta de celle de ma femme, et la vie parut se dérouler devant nous toute rose et toute riante.

" Nous étions heureux tous les deux, nous travaillions avec un entrain qui aurait dû multiplier nos richesses ; cependant, quand venaient les fins d'année nous ne venions que difficilement à commencer l'année nouvelle sans faire des dettes.

" Il y avait près de nous un ouvrier à peu près de notre âge, marié depuis peu, lui aussi, et devenu, par suite de relation de voisinage, un intime ami de la maison.

" Il ne travaillait pas plus que je ne travaillais, il avait des revenus moins considérables que les miens, et chaque année, je le savais, il mettait de côté trois ou quatre cents francs.

" — Je ne sais pas comment s'y prend Georges, dit un jour ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

" Le dimanche suivant, nous allâmes faire une visite à Georges, et nous amenâmes la conversation sur l'économie.

" — Nous retranchons beaucoup sur notre dépense de table, dit Mme Georges. Les temps sont durs, tout est cher, mais on s'arrange ; nous mangeons tant que nous avons faim, et si les mets ne flattent pas beaucoup le palais, ils font du bien à l'estomac.

" Déjà depuis longtemps, nous ne prenons plus de café ; une soupe copieuse nous suffit, et nous nous portons à merveille. Le café et le sucre sont souvent hors de prix, tandis que notre soupe n'est jamais plus chère dans un temps que dans un autre.

" Au dîner, je sera des légumes et de la viande ; au souper, un potage de la viande froide. Nous n'ajoutons un troisième plat et un dessert que les dimanches et les jours de fête.

" Nous buvons rarement le vin pur, et nous entretenons ainsi notre santé et notre bonne humeur sans attendre notre dernière pièce de monnaie.

" Les morceaux les plus délicats ne sont pas aussi savoureux que sont amères les craintes d'être obligé de faire des dettes.

" Quand nous revînmes à la maison, une femme me dit :

" — C'est fort bien, nous pouvons certainement épargner quelque chose ; mais se nourrir si pauvrement ce n'est point vivre. Essayons, et d'abord un plat de moins à dîner, un dessert de moins à chaque repas, puis nous verrons.

" Cette résolution fut exécutée, et d'autres petites économies furent ajoutées à celles là ; mais, hélas ! nous fûmes encore sur le point d'emprunter, et Georges à la fin de l'année, mit encore de côté trois ou quatre cents francs.

" — Je ne sais pas comment il s'y prend, disait ma femme.

" — Sans doute il économise plus que nous. Aurais-tu le courage de faire comme lui, ma chère amie ?

" Nous fîmes une autre visite, et nous parlâmes de ménage.

" — Mon Dieu, dit Mme Georges, on a beaucoup de peine, c'est vrai ; les journées sont courtes, mais on s'arrange.

" Chaque chose se fait à une heure fixe : à cinq heures, on se lève ; à sept heures, on mange le potage ; à midi, on se met à table ; à sept heures du soir, on soupe ; à neuf heures, on se couche. C'est en été comme en hiver.

" Il est incroyable, ma voisine, combien de travaux on peut achever entre deux nuits, quand on aime à s'occuper, et quand on règle d'avance le temps qu'on doit employer à chaque affaire.

" En outre, nous sommes très-sévères sur ce qui est de l'ordre et du rangement.

" Autour de nous rien ne s'égarait, car il n'est rien qui n'ait sa place marquée ; aussi on ne perd ni quart d'heure ni minutes à chercher des clés, des ciseaux et autres choses.